Morwo, Hyacinthe
Frédéric a Spandau

3 1761 06394524 0

PQ
2220
D32F7

FRÉDÉRIC

A SPANDAU,

OU

LE LIBELLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

Musique de M. ALEXANDRE PICCINI, Artiste de la musique particulière de Sa Majesté l'Empereur et Roi, et de l'Académie Impériale de Musique.

Ballets et mise en scène de M. AUMER, de l'Académie Impériale de Musique.

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de la Porte St.-Martin, le 1er *février* 1806.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais du Tribunat, derrière le théâtre Français, n°. 51.

1806.

PQ
2220
D32F7

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC, roi de Prusse.	M. *Fusil.*
VOLNITZ, colonel disgracié par le Roi.	M. *Adnet.*
KENSEL, gouverneur de Spandau.	M. *Bourdais.*
VICTOR, son fils, amant de Pauline.	M. *Philippe.*
SPOLTROF, général de la garde de Frédéric, autre amant de Pauline.	M. *D'Herbouville.*
SPLIK, fifre dans les troupes du Roi, amant de Nicette.	M. *Talon.* / M. *Odry.*
La veuve ZÉTERN, sœur du colonel Volnitz.	Mme. *Descuyer.*
PAULINE, sa fille.	Mlle. *Adèle.*
NICETTE, fille du concierge de Spandau.	Mme. *Bourdais.*
UN CAPORAL.	M. *Odry.*

Personnages muets.

Un sécretaire.

Un Geolier.

Officiers, Pages, Paysans, Paysannes, Danseurs et Danseuses.

FRÉDÉRIC

A SPANDAU,

OU

LE LIBELLE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la partie des jardins de Sans-Souci où le Roi faisait la revue de ses troupes.

SCENE PREMIERE.

SPLIK, NICETTE, Soldats *dans le fond.*

SPLIK.

Ah ! mam'selle Nicette, de grace un peu plus de retenue, je vous en prie.

NICETTE.

Tu me grondes toujours.

SPLIK.

C'est que je vous aime et que je serais fâché qu'une jeune personne comme vous, la fille d'un homme en place, du concierge de la forteresse de Spandau, s'oubliât sur les égards qu'on doit au décorum.

NICETTE.

Le décorum ?

SPLIK.

Songez donc que ces soldats-là vous regardent, que vous êtes dans les jardins du château de Sans-Souci, que c'est aujourd'hui la fête de l'anniversaire du couronnement du grand Frédéric ; songez que vous avez été nommée présidente de la députation des paysans et paysannes de chez vous et d'ici, qui vont venir avec des bouquets présenter leurs hommages à Sa Majesté ; songez...

NICETTE.

Songez, songez, et toi, songe à te taire, ou je m'en vais si tu continues tes sermons.

SPLIK.

Pas tant de vivacité, me parler ainsi au moment d'être maris et femme !

NICETTE.

Nous, mari et femme ?

SPLIK.

Oh ! non, ça ne sera pas, nous ne nous sommes pas juré amour et fidélité réciproque.

NICETTE.

Depuis quand ?

SPLIK.

Depuis toujours, mam'selle ; suffit que vous me convenez, que je vous conviens, de même qu'à votre père qui me convient aussi, et d'après tant de conventions, il est impossible...

NICETTE.

Tu es donc bien sûr de ton fait ?

SPLIK.

Comme si je vous tenais déjà.

NICETTE.

Vrai !

SPLIK.

Certainement ; je ne suis pas de ces particuliers qu'on refuse ; je vous défierais de trouver mieux pour l'esprit, les grâces et les prérogatives.

NICETTE.

Superbes ! un fifre de régiment.

SPLIK.

Fifre ? oui, que j'étais ; mais, dieu merci, par ma bravoure...

NICETTE.

N'en parle donc pas tant.

SPLIK.

Je le dois, mam'selle. Ecoutez-moi, que je vous surprenne ; apprenez que depuis hier, le Roi, oui, le Roi lui-même, m'a fait huissier de sa chambre.

NICETTE.

Toi ? quel conte !

SPLIK.

Il n'y a pas de conte à ça ; ce n'est pas encore dans les gazettes, mais je les vaux bien et je le publie d'avance ; je vous dis donc que je suis huissier de la chambre, et que c'est à mon grade que vous devez, vous et vos compagnons, l'accès de

cet endroit-ci, où, comme vous le savez, Sa Majesté passe tous les jours ses troupes en revue.

NICETTE.

Se pourrait il?

SPLIK.

Rassurez-vous, les honneurs ne m'aveuglent pas, je vous ai choisie, vous êtes mon amoureuse, et s'il plaît au ciel, nous serons unis vous et moi avant qu'il soit peu.

NICETTE.

Ah! mon cher Splik, que je suis contente.

SPLIK.

Je le crois; si je vous ai prise à l'écart, c'était pour vous informer de mon bonheur. C'est que ça me donne un crédit qui n'est pas mince; j'approcherai du Roi comme de vous; je protégerai celui-ci, je dirai du mal de celui-là...

NICETTE.

Fi donc! tu nuirais à quelqu'un, toi? (*Voulant s'en aller.*) Adieu, je ne te reconnais plus et je renonce à ta main.

SPLIK.

Allons, encore de la vivacité mal-à-propos! ne voyez-vous pas bien que je ris? Soyez tranquille, je veux être à la cour aussi franc, aussi brave que je l'étais à l'armée.

NICETTE.

Encore ta bravoure.

SPLIK.

Mais, oui, puisque je lui dois mon avancement. Vous ne vous rappelez donc pas mon histoire. Quel est celui de nous qui a montré le plus de valeur dans le fort du combat? demandait Frédéric à ses officiers, après la dernière bataille qu'il a gagnée. Vous, Sire, répondit l'un deux. Non, repliqua-t-il, c'est un petit fifre qui ne m'a pas quitté, et depuis le commencement jusqu'à la fin de l'action, n'a pas cessé de souffler dans son turlututu.

NICETTE.

Et ce turlututu, c'était toi?

SPLIK.

Oui-dà, le nom m'en est resté; le voilà, mon instrument, je l'ai toujours avec moi, et je veux le transmettre à nos enfans pour qu'il aille de père en fils jusqu'à la postérité de nos derniers rejetons.

NICETTE.

Tu vois les choses de loin.

SPLIK.

Notre noce ne peut pas tarder et le reste va de suite. (*Musique.*) Allez-vous-en, mam'selle, allez-vous-en.

NICETTE.

Pourquoi !

SPLIK, *bas.*

Voilà la personne que j'attendais.

NICETTE.

Qui ?

SPLIK, *bas.*

Le colonel Volnitz, à qui je dois mon élévation de fifre ; il est en bisbille avec le Roi ; j'ai mon franc parler devant Sa Majesté ; elle me passe tout, et je veux les raccommoder ensemble.

NICETTE, *bas.*

Tu ne m'avais pas dit ça !

SPLIK, *bas.*

Ce sont des affaires d'Etat, et vous ne devez ni ne pouvez vous en mêler.

NICETTE, *avec humeur.*

Ah ! tu as des secrets pour moi ? patience, je te les rendrai.

SPLIK.

Point d'humeur, je vous en supplie, mes intentions sont pures, et vous m'en saurez gré quand vous les connaîtrez.

NICETTE, *d'un air boudeur.*

Je m'en vais donc.

SPLIK, *bas.*

Bien ! de la docilité... Faites la révérence, et que nos gens soient prêts pour la fête quand je donnerai le signal. Surtout n'oubliez pas mes couplets, j'y tiens. (*Nicette sort.*)

SCENE II.

VOLNITZ, SPLIK.

VOLNITZ.

Bonjour, Splik ; tu m'attendais ?

SPLIK.

Oui, colonel.

VOLNITZ.

Quelle est cette jeune personne ?

SPLIK.

C'est ma future, et je me vante qu'elle est joliment découpée !...

VOLNITZ.

Je t'apporte ma lettre pour le Roi.

SPLIK.

Donnez ; c'est comme s'il l'avait. Ah ! ça, vous avez été honnête, n'est-ce pas ?

VOLNITZ.

Sois sans inquiétude.

SPLIK.

C'est que quand on vous asticote, vous n'êtes pas trop poli, et quoique le Roi soit têtu et qu'il vous ait cherché noise, c'est toujours le Roi ; il faut des convenances dans le monde.

VOLNITZ.

J'ai dit ce que je devais dire.

SPLIK.

Excusez si je vous donne des avis, c'est par l'affection que je vous porte pour la reconnaissance de m'avoir donné la place de fifre où le Roi m'a remarqué.

VOLNITZ, *sans l'écouter.*

Ne manque pas de me rendre compte, sur-le-champ, de l'effet qu'aura produit mon message.

SPLIK.

Je ne suis pas courtisan, moi, je n'ai qu'une parole.... Et votre sœur, madame Ziétern, la veuve d'un si brave homme ! et sa fille, si belle, si touchante... que deviennent-elles ?

VOLNITZ.

Si je sollicite la restitution du grade qui me fut injustement enlevé après quinze ans de service, ce n'est que pour adoucir l'infortune qu'elles partagent avec moi.

SPLIK.

Colonel, voulez-vous que je vous dise, il y a du micmac là-dessous ; avoir perdu, vous, votre grade, et votre sœur, sa pension le même jour, ce n'est pas naturel ; je gagerais que le Roi est trompé par quelque manigance de cour.

VOLNITZ.

Il se peut, mais je ne veux pas l'approfondir.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR.

Vous ici, Colonel ! un jour de revue, à l'instant où le Roi va paraître.

VOLNITZ.

Splik s'était chargé de lui remettre le placet dans lequel je demande la justice qu'on me refuse depuis si long-tems ; je suis venu le lui apporter, c'est ma dernière ressource.

VICTOR.

Votre sœur et sa fille veulent aussi se jeter à ses pieds, et j'ai reclamé près d'elle l'honneur de les présenter. Je croyais les trouver ici.

VOLNITZ.

Brave jeune homme !... Mais pour exécuter ce généreux projet, comment avez-vous pu, vous, élevé à la lieutenance dans les gardes, vous dispenser d'être ce matin dans les rangs?

VICTOR.

Le général Spoltrof m'en a donné la permission, il me l'aurait refusée sans doute, si je lui avais révélé les vrais motifs de mon absence.

VOLNITZ.

Ah ! Spoltrof, il est le protecteur de votre famille.

VICTOR, *avec force.*

Et le persécuter de la vôtre.

VOLNITZ.

Que dites-vous ?

VICTOR.

J'en suis certain.

SPLIK.

Je le croirais assez... c'est un homme ambigu... sa physionomie ne revient pas du tout. Je l'ai vu si souvent chuchoter...

VOLNITZ.

Splik, n'accusons jamais sans preuves.

SPLIK.

Ce n'est pas que je l'accuse, je dis seulement ce que je pense. Au surplus, à votre place ..

VICTOR, *l'interrompant.*

Mon ami, la revue doit être bientôt terminée. Tu devrais...

VOLNITZ.

Oui, va t'en assurer.

SPLIK.

Ne voilà-t-il pas la fin de la ligne. Sa Majesté ne peut pas se dispenser de venir jusques ici ; mais c'est égal, dès que ça vous fait plaisir, j'y vais ; en même tems je donnerai mes ordres pour... C'est que vous ne savez pas, j'ai une fête dans la tête, moi... Je vous souhaite bien le bonsoir, ne vous ennuyez pas, je serai de retour dans un petit quart-d'heure. (*il sort.*)

SCENE IV.

VOLNITZ, VICTOR.

VOLNITZ.

Victor, vous m'avez surpris par votre légèreté à jeter des soupçons sur la conduite de Spoltrof.

VICTOR.

Colonel, ce ne sont point des soupçons, c'est une accusation réelle, et l'avenir vous démontrera la vérité.

VOLNITZ.

Le poison des cours aurait-il déjà corrompu votre cœur; oubliez-vous que si votre père vient d'être nommé gouverneur de Spandau, si vous avez un grade dans l'armée, vous le devez aux soins, à la faveur de celui dont vous attaquez si hautement la loyauté.

VICTOR.

Il me serait facile de vous convaincre...

VOLNITZ.

Non, je ne puis le croire. Spoltrof fut mon ami, mon ami le plus sincère, apprenez à le mieux connaître, et sachez un secret que j'ai caché jusqu'à présent. Quand, par un coup imprévu, ma sœur et moi nous nous vîmes enlever les seuls moyens d'existence qui nous restaient, je multipliai les démarches auprès de Frédéric pour obtenir une entrevue dans laquelle j'espérais pénétrer la cause de notre malheur, et nous disculper des inculpations calomnieuses dont, sans doute, on nous a noircis. Rebuté sans cesse, abreuvé de dégoûts, abandonné de l'univers entier, n'envisageant qu'une affreuse misère, pour les seuls objets qui m'attachent encore à la vie; je cédai dans mes premiers transports à cette noble indignation de la vertu, qu'on opprime; je rappelai dans un écrit, composé contre le Roi, l'acte barbare et tyrannique qu'il exerça contre mon beau-frère, le malheureux capitaine Ziétern; je peignis en traits de sang cet infortuné tout couvert de blessures, qu'il avait reçues dans le champ de l'honneur, mourant sur un échafaud, pour expier un moment d'oubli que lui avaient fait commettre et la nature et l'amour conjugal. Je présentai sous les plus fortes couleurs la déplorable situation dans laquelle étaient plongées et son épouse et sa fille, et finis ce tableau déchirant par celui de l'injustice atroce dont j'étais la victime. Ne respirant que vengeance, j'allais livrer à l'impression ce monument de mon désespoir; Spoltrof m'arrêta sur le bord du précipice, ses raisonnemens me rendirent à moi-même; il me fit sentir que ma résolution

perdait sans retour, moi, les miens, et me déshonorait à jamais, puis s'emparant du fatal manuscrit, il disparut et me laissa rougissant de ma faute, et m'ôtant le pouvoir d'accomplir mes projets, si j'en avais encore la coupable volonté. Tel est l'homme dans lequel vous voulez me faire voir un ennemi. Puis-je m'en défier? je vous en fais l'arbitre, prononcez.

VICTOR.

Pourquoi donc vous fuit-il? pourquoi n'use-t-il pas de son crédit ?...

VOLNITZ.

C'est que, semblable à tous les courtisans, il craint d'entretenir des liaisons avec un homme disgracié par son maître.

VICTOR.

Je ne discuterai point avec vous s'il est coupable ou non de calculs aussi bas; mais soyez sûr que le premier motif de son éloignement pour vous, est le ressentiment qu'il conserve du refus que vous et votre sœur avez fait de lui accorder Pauline.

VOLNITZ.

Devions-nous la sacrifier à notre ambition? Vous vous aimiez, sa main vous était promise avant que Spoltrof nous l'eut demandée.

VICTOR.

Je sais qu'il brûle encore pour elle, et que sa haine contre vous s'accroît et s'alimente par sa passion.

VOLNITZ.

Sur quelle conjecture...

VICTOR.

Vous dirai-je tout! il ignore que je suis son rival, et son rival heureux, mais des confidences à demi faites m'ont découvert les replis de son cœur, un mot de votre bouche, un sourire de votre nièce et l'aveu de sa mère suffiraient pour le gagner et vous rendre peut-être, ainsi qu'à sa famille, tout ce que vous avez perdu.

VOLNITZ.

Cela serait, que ni ma sœur ni moi ne voudrions acheter la justice qu'on nous doit par une lâche condescendance, et au prix du bonheur de Pauline.

VICTOR.

Votre cause est donc la mienne, l'honneur et moi se joint donc à l'amour; et je dois donc tout tenter pour dessiller les yeux de Frédéric sur le véritable auteur de votre ruine, s'il le fut de notre avancement, j'ai de puissantes raisons de présumer qu'il n'avait d'autre but que d'employer secrètement mon père dans ses trames contre vous. Il sait trop que toute

intrigue lui est étrangère, et que sa crédule franchise n'admet pas même qu'on puisse être pervers.

VOLNITZ.

Je le plains, tôt ou tard il sera détrompé.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, Mad. ZIÉTERN, PAULINE.

Mad. ZIÉTERN.

Ah! mon frère, et vous, mon cher Victor, eh bien, quelle sera l'issue de notre entreprise? que devons-nous espérer?

VICTOR.

Tout, madame, le triomphe des méchans n'est pas de longue durée, et quelqu'éclatant qu'il soit, l'innocence finit toujours par l'emporter.

PAULINE.

Si nous pouvons nous adresser directement au Roi, s'il nous écoute, il est sévère mais juste, et nos prières l'attendriront.

VICTOR.

Hélas! qui pourrait vous résister?

Mad. ZIÉTERN.

Il ne sera point insensible à nos larmes.

VOLNITZ.

Des larmes, ma sœur? vous vous aviliriez à ce point? soyez digne de votre nom, de celui de votre époux, et ne dégradez point sa mémoire; c'est avec calme et le front serein qu'on doit aborder le dépositaire du pouvoir absolu.

Mad. ZIÉTERN.

L'infortune a brisé mes forces.

VOLNITZ.

La persécution doit vous les rendre.

Mad. ZIÉTERN.

Nous avons un ennemi dangereux.

VOLNITZ.

Lorsqu'on a le bon droit pour soi, la faiblesse est le pire de tous.

Mad. ZIÉTERN.

Le général Spoltrof...

VOLNITZ.

Victor vous a communiqué ses craintes, elles sont mal fondées; ne l'inculpez pas à faux.

PAULINE.

A faux, mon oncle?

VOLNITZ.

Oui, ma nièce, point de crimine! pour moi sans l'évidence, un simple soupçon sur l'homme vertueux, est une tache pour celui qui le hasarde.

(*On entend les tambours battre au champ, les soldats portent les armes.*)

Mad. ZIÉTERN.

Dieu! c'est le Roi.

VOLNITZ.

Je m'en vais.

VICTOR.

Quoi, monsieur?...

Mad. ZIÉTERN.

Restez, mon frère, je vous en conjure.

PAULINE.

Ah! mon oncle, par pitié, ne nous abandonnez pas.

VOLNITZ.

Vaines supplications, ma résolution est prise; rien ne peut m'en distraire, nous ne nous reverrons qu'après qu'il aura lu ma lettre, en supposant qu'il daigne y répondre. (*il sort.*)

VICTOR.

Eloignez-vous, mesdames, cachez-vous derrière ces bosquets, que je puisse préparer votre arrivée, vous paraîtrez quand il en sera tems. (*elles se cachent.*)

SCENE VI.

VICTOR, *seul.*

Quelle énergie d'un côté! de l'autre quelle douleur expressive! que de vertus! que de charmes!... mais comment m'y prendre?... ah! je tremble! et l'approche de Frédéric bouleverse mes idées et m'ôte toutes mes facultés. Dieu! Spoltrof est avec lui.

SCENE VII.

LE ROI, SPOLTROF, VICTOR, Pages, suite du Roi.

LE ROI.

Bien, camarades, je suis content, même activité, même zèle, et il ne nous reprendrons pas la Silésie. (*il s'approche de la ligne.*) Approche, Caporal! comment tu as une montre! il faut que tu sois bien économe, pour avoir fait une pareille emplette, la mienne va mal, quelle heure est-il à la tienne?

LE CAPORAL.

Sire, elle ne marque ni les heures ni les minutes.

LE ROI.

Une balle !

LE CAPORAL.

Elle m'avertit à chaque instant qu'il faut que je meure pour Votre Majesté.

LE ROI.

Changons, mon ami, garde, garde celle-là, nous n'y perdrons ni toi ni moi. (*à Victor.*) Ah ! ah ! c'est vous monsieur; pourquoi n'êtes-vous pas dans les rangs?

VICTOR.

Sire...

LE ROI.

Oubliez-vous que vous êtes le fils du brave Kensel, mon ancien maître d'exercice à Berlin.

VICTOR.

Sire, j'ai demandé la permission de m'absenter.

LE ROI.

A qui !

SPOLTROF.

A moi, Sire.

LE ROI.

Et vous l'avez accordée, un jour comme celui-ci ! quand tous les habitans de Post-dam, et mes bons villageois de Sans-Souci se réunissent pour fêter, pour célébrer l'époque de mon avènement au trône ! Croyez-vous donc, messieurs, que mes faveurs dispensent de remplir ses devoirs! Vous devez savoir l'un et l'autre que la discipline militaire est tout, et si je punis à cet égard la désobéissance.

SPOLTROF.

Des raisons de la plus haute importance, m'a-t-il dit...

LE ROI.

Il n'en est point, monsieur, il ne peut pas y en avoir, et vous avez eu tort. (*à Victor.*) Répondez, monsieur, quels ont été vos motifs pour ne pas être présent à la revue!

VICTOR.

Mes motifs?...

LE ROI.

Oui, oui, vos motifs? je me fais entendre, je pense. Allons, parlez, expliquez-vous.

VICTOR, *embarrassé.*

Ce secret n'est pas le mien.

LE ROI, *le fixant.*

Ah ! ah ! du mystère ! nous approfondirons cela. Rendez-vous à l'instant au château, vous m'attendrez dans la grande

galerie, et je vous défends d'en sortir. Monsieur Spoltrof, deux sentinelles pour l'y conduire.

VICTOR, *à part.*

Ah ! c'en est donc fait.

SPOLTROF.

Sire, s'il est en faute, c'est moi seul que vous devez punir.

LE ROI.

Point de replique, je le veux. Je suis loin de blâmer votre attachement pour son père et pour lui, mais si vous les protégez, moi, je leur ai donné des marques de ma bienveillance, et tous deux en retour, me doivent, j'imagine, exactitude et subordination.

VICTOR.

Ah ! Sire, notre sang, notre vie...

LE ROI.

Point de phrases, monsieur, des faits, c'est par là qu'on me prouve son dévouement pour ma personne ; votre père aura de vos nouvelles, allez.

VICTOR.

C'était pour implorer une grace de Votre Majesté.

LE ROI.

Vous n'obtiendrez pas la vôtre. (*à Spoltrof.*) Qu'on exécute mes ordres.

VICTOR, *à part.*

Juste ciel ! ah ! Pauline, Pauline.

(Deux sentinelles s'avancent avec un caporal et se placent des deux côtés de Victor, il exprime ses regrets, salue le Roi, regarde Spoltrof qui lui fait signe de se rassurer, il rencontre Splik vers le fond du théâtre, lui désigne du geste l'endroit où sont cachées Madame Ziétern et sa fille. Splik s'y rend, Victor s'éloigne.)

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, excepté VICTOR.

SPOLTROF.

Sire, je dois aussi vous demander pardon, et dès que vous sévissez avec tant de rigueur...

LE ROI.

Brisons là, vous n'êtes pas sans reproches, et je vous l'ai dit ; mais plus on s'intéresse aux jeunes gens qui promettent, plus il faut être ferme vis-à-vis d'eux lorsqu'ils manquent aux obligations que leur état leur impose. (*musique de fifre.*) Qu'est-ce que c'est ?

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, SPLIK, *à la cantonnade faisant signe à madame Ziétern et à sa fille de ne pas avancer.*

LE ROI.

Avance, avance, Splik. (*bas à Spoltrof*) Il est bouffon et cela m'amuse, je lui passe beaucoup de choses... (*haut.*) Eh bien, que me veux-tu ?

SPLIK, *saluant et s'inclinant d'une manière gauche.*

Sire... Votre Majesté... certainement je ne méritais pas le grade... prépondérant dont vous me gratifiez, moi qui ne suis qu'un fifre auprès de vous, voilà ce qui fait que je viens humblement...

LE ROI.

Assez, assez, tu es meilleur musicien que bon orateur, tu as du courage surtout, et c'est lui que j'ai voulu récompenser, en t'attachant particulièrement à moi ; tu viens donc me remercier de la place que je t'ai donnée ?

SPLIK.

Oui, Sire, si c'est un effet de votre part. Grace à vous je suis huissier de la chambre, d'aujourd'hui j'entre en fonctions! et pour m'installer comme il faut, je me suis mis en tête de faire un bonne action, et d'obliger un honnête homme, que des méchans, dit-il, empêchent d'arriver jusqu'à vous.

LE ROI.

Des méchans ! qui sont-ils ?

SPLIK.

Ma foi ! il y en a tant et de toutes les couleurs...

LE ROI.

Voyons, voyons ce papier. (*il l'ouvre.*) Le colonel Volnitz!

SPOLTROF, *à part.*

Volnitz !

LE ROI, *à Splik.*

Et tu t'es chargé..

SPLIK.

Sire, je lui devais, c'est lui qui m'a fait fifre.

SPOLTROF, *ironiquement.*

Beau message.

SPLIK.

Pourquoi pas ! dès que c'est pour la justice.

LE ROI, *avec intention.*

Monsieur Spoltrof, je me suis aperçu que vous n'aimiez ni le colonel ni sa famille.

SPLIK.

Nous ne nous ressemblons donc pas.

LE ROI.

Paix !

SPOLTROF.

Sire, je fus leur ami ; mais les sujets de plainte qu'ils vous ont donnée m'en ont entièrement détaché. M. de Volnitz est frère du capitaine Ziétern, qui, condamné par vous à la mort...

LE ROI.

Ne me rappellez pas cet acte de sévérité.

SPOLTROF.

Votre gloire, le salut de l'armée, celui de vos états en dépendaient.

LE ROI.

Soit ; mais mon cœur n'en a pas moins saigné, la blessure est là ; le malheureux écrivait à sa femme lorsque la nuit, dans le camp, je le surpris après l'heure prescrite. . Il me semble le voir encore embrasser mes genoux. Eloignons, éloignons, cette idée fatale, les rois ont souvent besoin d'oublier qu'ils sont hommes ; j'espérais réparer par mes bienfaits...

SPOLTROF.

Ils n'ont été payée que d'ingratitude, vous ne l'ignorez pas; et la haine du Colonel...

SPLIK.

Sire, il ne vous hait point.

LE ROI.

Lui ?

SPLIK.

J'en répond, corps pour corps.

SPOLTROF, *ironiquement.*

M. Splik est un zélé protecteur.

SPLIK.

Monsieur, je ne suis ni menteur, ni traître, voilà tout ; mais que Votre Majesté prenne la peine de lire...

LE ROI, *lisant.*

« Sire, ma sœur et sa fille manquent de pain depuis que » vous avez supprimé leur modique pension, vous m'avez moi- » même privé de mon grade au bout de quinze ans de service, » et je suis hors d'état de pourvoir à leur subsistance, puis- » que jusqu'à présent, il me fut impossible de vous approcher. » Je me sers du dernier moyen que m'offre la Providence pour » reclamer la restitution d'un emploi qui me mette à même » d'alimenter ma déplorable famille, on dit que vous me refu- » serez cette grâce, et je ne le crois pas, car vous me la de- » vez, et vous voulez être juste ; hâtez-vous donc de faire votre » devoir et de vous justifier d'un soupçon qui vous fait injure, » en accueillant favorablement ma demande. VOLNITZ. »

SPOLTROF.

Quelle audace !.

LE ROI, *en colère.*

Et tu oses m'apporter une pareille lettre ?

SPLIK.

Elle est un peu sèche, je l'avoue ; mais quand on est dans le malheur...

LE ROI, *les yeux fixés sur la lettre.*

« Hâtez-vous donc de faire votre devoir. » Oui, oui, je le ferai, l'insolent sentira ce qu'on gagne à provoquer le courroux de son maître et de son souverain.

SPLIK.

Observez, Sire...

LE ROI.

Tais-toi.

SPLIK.

(*A part.*) De l'humeur un jour de fête ! peste soit du billet. Attendons, attendons le moment, ça s'appaisera peut-être...

(Madame Ziétern sort du bosquet avec sa fille, Splik les apperçoit et leur fait signe d'y rester. Le Roi, qui a toujours eu les yeux fixés sur la lettre de Velnitz, se retourne au bruit. Splik se place devant les deux dames et les masque.)

LE ROI.

Que veulent ces femmes ?

SPLIK.

Rien, Sire, rien du tout ; ne faites pas attention, c'est une surprise qu'on vous ménage, il ne faut pas que vous vous en apperceviez. Allons, entrez, entrez, vous autres, et pas de gaucherie, souvenez-vous de tout ce que je vous ai dit.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, NICETTE, Paysans et Paysannes.

LE ROI.

A merveille, Splik, à merveille, il ne fallait pas moins pour me réconcilier avec toi.

SPLIK.

Que Votre Majesté n'interrompe pas la cérémonie : elle va voir ; tout est de mon invention. Silence, silence, et commencez.

NICETTE, *chante à la tête des villageois qui présentent des lauriers au Roi.*

AIR.

Premier couplet.

Au plus grand monarque du monde,
Nous venons offrir nos lauriers,
Il est, sur la terre et sur l'onde,
L'exemple et l'honneur des guerriers.
Notre bonheur est son ouvrage,
Puisse le sien durer toujours,
Et que Dieu, dont il est l'image,
Pour nous éternise ces jours.

LE ROI.

Bravo, Splik, bravo.

NICETTE.

Second couplet.

Il a gagné plus de batailles
Que le plus fameux général,
Et renversé plus de murailles
Que ne fit jadis Annibal ;
Jamais le péril ne l'étonne,
Il faut toujours vaincre ou mourir ;
S'il n'avait pas eu la couronne,
Il aurait su la conquérir.

LE ROI.

Comment, diable ! tu fais des vers.

SPLIK.

Oui, Sire, où j'en fais faire, il n'y a pas que vous qui soyez poète. Ecoutez, écoutez le troisième couplet, je me le suis réservé, c'est un chef-d'œuvre, on n'a jamais rimé comme cela. (*il prend le papier de Nicette et chante.*)

Troisième Couplet.

Pour bien chanter l'aniversaire
De son heureux couronnement,
Nous faisons ce que l'on doit faire
Lorsqu'on est dans l'enchantement ;
En chantant sa gloire éclatante,
Et ses vertus et ses bienfaits,
Je sens que si toujours je chante,
Le chant ne finira jamais.

LE ROI.

De mieux en mieux.

SPLIK.

Vous n'y êtes pas, il y en a encore douze. Oh ! quand je suis entrain...

LE ROI.

Ce serait trop de plaisir à la fois. Je vois que ta chanson n'est pas menteuse; donne-la moi, mon ami, je veux la lire à mon aise, elle part du cœur, et j'en fais plus de cas que d'un éloge académique.

SPLIK, *la lui donne.*

Sire, c'est votre propriété. (*à part.*) Il a ri, tout va bien. (*haut.*) Le bal, le bal, maintenant, en place, vîte et point de confusion. (*Ballet dans lequel Splik figure avec Nicette.*)

LE ROI.

Charmant, d'honneur, délicieux.

SPLIK, *s'essuyant le front.*

Ce n'est pas pour dire, mais cette fête-là m'a donné bien du mal.

LE ROI.

Je t'en récompenserai.

SPLIK.

Sire, il ne tient qu'à vous, et tout de suite encore.

LE ROI.

Comment?

SPLIK, *allant vers le bosquet où est madame Ziétern et sa fille.*

Venez, venez, mesdames, voilà l'instant décisif.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mad. ZIETERN, PAULINE, *se jetant aux pieds du Roi.*

Mad. ZIETERN.

Ah ! Sire, il nous est donc enfin permis...

LE ROI, *à part.*

La veuve Ziétern et sa fille.

SPOLTROF, *à part.*

O revers !

SPLIK.

Ecoutez-les, Sire, je ne demande que ça, ma peine et mes vers seront payés.

LE ROI, *avec émotion.*

Relevez-vous, mesdames, relevez-vous.

Mad. ZIETERN.

Non, Sire, c'est ici la place que le sort et la fatalité nous

désignent puisque nous avons encouru votre disgrâce, et nous y resterons tant que vous ne m'aurez pas entendue. La rigueur qu'a déployé Votre Majesté sur nous, sur tout ce qui nous appartient, ne peut être l'effet d'un sentiment irréfléchi ; la justice seule vous éclaire et vous guide, vous êtes humain, vous êtes sensible, et n'auriez pas voulu réduire au désespoir une famille dont le zele et l'attachement n'ont jamais cessé de se signaler pour votre père et pour vous, si des ennemis secrets, des rapports controuvés, ne vous avaient pas aigri contre elle. Nommez-nous, Sire, nommez-nous l'infâme artisan de ces manœuvres clandestines, ou plutôt, que son nom reste dans l'oubli, dispensez-moi d'être réduite à la dure nécessité de le confondre ; que les remords soient l'unique châtiment de ses criminels desseins. N'écoutez que votre cœur, le cri de l'innocence qui vous implore ; rendez au repos, à la vie, une mère gémissante qui n'a d'appui que vous ; tendez à sa fille éplorée une main consolante et favorable ; rendez-lui l'auteur de ses jours, dont la fin terrible a dû réparer la faute ; et que mon frère, recouvrant votre confiance, reprenne son rang près de vous et ne gémisse plus enveloppé dans une proscription que méritent seuls et ses oppresseurs et les nôtres.

LE ROI.

Votre frère ! lorsqu'il me nargue, qu'il m'insulte et m'ose écrire avec une arrogance...

Mad. ZIETERN.

Ah ! Sire, s'il a pu vous offenser, pardonnez-lui, songez que plus l'âme est élevée, plus elle craint de se démentir dans l'adversité.

LE ROI, *à demi-gagné.*

C'est possible. Cependant....

SPLIK, *à part.*

Il se radoucit, il se radoucit.

LE ROI.

Quel âge a votre fille ?

Mad. ZIETERN.

Seize ans, Sire.

LE ROI, *après une pause.*

Elle m'intéresse, et vous aussi.

SPOLTROF, *à part.*

Que va-t-il faire ?

LE ROI.

Pesez bien, madame, que si j'excusais les écarts de votre frère, ce ne serait qu'à votre considération, qu'à celle de votre fille ; comprenez-vous, mademoiselle.

PAULINE.

Ah ! Sire, mon oncle m'a tenu lieu de père.

LE ROI, *avec bonté.*

Il a bien fait, très-bien fait. (*à part en l'examinant.*) Se traits... le son de sa voix... cruel souvenir! (*haut.*) Vous viendrez toutes deux me trouver au château; Splik donnera l'ordre de vous laisser entrer.

Mad. ZIÉTERN.

Sire, notre reconnaissance...

SPLIK.

Votre Majesté peut s'en rapporter à moi.

SPOLTROF, *à part.*

Que je souffre.

LE ROI.

M. Spoltrof, faites retirer les troupes.

SPOLTROF, *commandant.*

Garde à vous, par le flanc droite, à droite, en avant, marche. (*Musique guerrière. Les troupes défilent.*)

LE ROI.

Adieu, mesdames, je vous attendrai. Toi, Splik, suis moi, mon ami, suis moi.

SPLIK.

Sire, je ne me ferai pas prier pour ça.

(*Le Roi sort avec sa suite. Splik témoigne sa joie à madame Ziéterne et sa fille, et Spoltrof offre le contraste.*)

SCENE XII.

SPOLTROF, Mad. ZIÉTERN, PAULINE, un Homme de la suite de Spoltrof.

SPOLTROF, *à part.*

Je n'ai pas un moment à perdre. (*bas à l'homme de sa suite.*) Cherchez moi Kensel, et qu'il vienne ici sur-le-champ; puis vous irez chez cet imprimeur où vous m'avez accompagné plusieurs fois, rien à lui dire, vous vous annoncerez de ma part. C'en est assez. (*L'officier sort. Haut.*) Vous voyez mon ouvrage, madame, et vous et votre frère êtes sur le point d'en recueillir le fruit.

Mad. ZIÉTERN.

Comment, monsieur?

SPOLTROF, *fait un mouvement et se reprend.*

Puis-je me flatter que cet acte généreux, ce sacrifice de l'amour-propre blessé, me vaudront un regard plus doux de l'aimable Pauline, et que vous et votre frère consentirez à notre union.

Mad. ZIÉTERN.

Ma fille est libre, monsieur, nous ne contrarierons point ses inclinations, et c'est elle qui doit vous répondre.

PALLINE, *embarrassée.*

Ma mère...

Mad. ZIÉTERN.

Parle, parle, mon enfant.

PAULINE, *baissant les yeux.*

Je sens tout le prix de l'attachement que monsieur veut bien avoir pour moi, je voudrais pouvoir lui en témoigner ma reconnaissance ; mais des nœuds formés par l'intérêt répugneront toujours à ma délicatesse ; et si je m'engage, je tâcherai que la conformité des goûts, un penchant mutuel dictent mon choix et fixent seuls ma détermination.

SPOLTROF, *après un moment de silence.*

Il suffit, mesdames, je n'insiste plus.

Mad. ZIÉTERN.

Vous l'avez entendue, monsieur; mais le Roi va nous donner audience, daignez donc nous permettre de nous retirer en agréant nos excuses et nos humbles remercîemens pour tout ce que vous avez fait pour nous.

SCENE XIII.

SPOLTROF.

Va, va, femme orgueilleuse ! et toi, fille ingrate, dont la résistance opiniâtre irrite encore ma haine en osant braver mon amour ! les choses n'en sont pas encore ou vous pensez, et grace à ma prévoyance, j'ai dans mes mains de quoi consommer votre perte et celle de l'homme inflexible qui fut l'instigateur de vos refus... Mais tant d'obstination doit avoir une cause, et sans doute un rival qu'on me préfère... si je le connaissais... je le découvrirai... oui, je le découvrirai... point de repos pour moi, que je n'aie pénétré cet odieux mystère... Néanmoins, suivons mon projet, répandons dans le public ce libelle de Volnitz contre le Roi, seul je l'ai fait imprimer ; mon agent est averti de pourvoir à la sûreté, et je peux sans crainte envoyer Kensel saisir chez lui les exemplaires que j'ai commandé qu'on y laissât. Il vient, dissimulons, et profitons de mon ascendant sur lui pour porter les derniers coups à mon ennemi.

SCENE XIV.

SPOLTROF, KENSEL.

KENSEL.

Vous m'avez mandé, général ; le Roi met mon fils aux arrêts : qu'a-t-il fait, et que dois-je en augurer ?...

SPOLTROF.

Calmez-vous, c'est moi qui suis en faute, j'arrangerai cela.

KENSEL.

Vous me rassurez.

SPOLTROF, *lui prenant la main.*

Mais, Kensel, vous aimez, vous estimez Frédéric.

KENSEL.

Plus que ma vie; il n'est qu'un sacrifice que je ne lui ferais pas; mais ni lui ni vous ne l'exigerez de moi.

SPOLTROF.

Lequel?

KENSEL.

Celui de l'honneur.

SPOLTROF.

Soyez tranquille.

KENSEL.

Je vous écoute.

SPOLTROF.

Vous m'avez quelques obligations vous et votre fils.

KENSEL.

J'ai de la mémoire et je vous le prouverai.

SPOLTROF.

La réputation de Sa Majesté vous est chère?

KENSEL.

Cela doit être, la nôtre y est attachée.

SPOLTROF.

Ni vous, ni moi ne sommes d'un caractère à souffrir qu'on porte atteinte à sa gloire.

KENSEL.

Je ne crois pas qu'on puisse effleurer la sienne, ni que quelqu'un soit assez lâche, assez fou pour la lui contester.

SPOLTROF.

C'est pourtant ce qui arrive.

KENSEL.

Que dites-vous?

SPOLTROF.

On veut ternir sa mémoire?

KENSEL, *avec force.*

Quel est le coquin?...

SPOLTROF, *à demi-voix.*

Point de bruit, ceci demande de la discrétion; me promettez-vous de m'obéir.

KENSEL.

Je suis militaire, vous êtes mon chef; cette réponse résout la question.

SPOLTROF.

Touchez-là, je vous connais, vous apprécie et n'hésiste plus à me fier à vous.

KENSEL.

Au fait, me voilà prêt à tout.

SPOLTROF, *bas.*

Je suis informé qu'on vient d'imprimer un nouveau libelle contre Frédéric.

KENSEL.

Un libelle !

SPOLTROF.

Je sais qu'on se prépare à le publier, je sais quel est l'imprimeur, l'endroit où sont déposés les exemplaires !

KENSEL.

Son nom, sa demeure et j'y cours.

SPOLTROF.

Que j'admire cette noble chaleur ! vous prévenez mes desirs ; il faut, mon cher Kensel, il faut, pendant qu'il en est tems encore, que vous alliez saisir cet œuvre nuisible et calomnieux tout ensemble ; tachez, s'il se peut, de vous emparer aussi du scélérat, qui, pour s'enrichir, spéculait sur sa publicité.

KENSEL.

Reposez-vous sur moi, la commission sera bien remplie; l'adresse et je pars.

SPOLTROF.

Je vais vous l'écrire. (*il tire des tablettes et un crayon.*)

KENSEL, *pendant qu'il écrit.*

Ah ! traître ! traître ! tu n'auras jamais reçu pareille visite.

SPOLTROF.

Tenez.

KENSEL.

Adieu.

SPOLTROF, *le retenant.*

Le plus profond silence, que rien n'éclatte, n'instruisez que moi du succès de votre mission.

KENSEL.

C'est convenu.

SPOLTROF.

Je trouverai moyen de tout révéler à Frédéric sans qu'il en soit affecté.

KENSEL.

Fort bien.

SPOLTROF.

Partez donc, et venez me rejoindre dans mon appartement.

KENSEL.

Serviteur. Double plaisir dans mon message. J'oblige mon souverain, mon maître, et m'acquitte d'une portion de ma dette envers mon bienfaiteur. (*Ils sortent chacun d'un côté.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente l'intérieur des appartemens de Frédéric, une grande porte ouverte dans le fond, on apperçoit des sentinelles et des pages; à droite de l'auteur un vaste bureau. Le Roi est debout, il parcourt différents placets; un sécretaire est assis au bureau, il est sensé écrire sous la dictée du Roi.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, LE SÉCRETAIRE, Pages, Officiers, Suite *dans le fond.*

LE ROI.

Kensel, Kensel que j'ai déjà fait appeler deux fois...qu'on aille voir s'il est rentré. (*Un page sort, le sécretaire se lève, le Roi s'assied, signe et lui dit:*) Donnez moi ces papiers pour que je les signes. Tout est fini, mon ami, vous pouvez vous en aller, je vous ferai demander si j'ai besoin de vous. Cependant ne vous éloignez pas. (*le sécretaire sort.*)

SCENE II.

LE ROI, KENSEL.

LE ROI.

A la fin, te voilà; d'où viens-tu donc?

KENSEL, *s'essuyant le front.*

Sire...

LE ROI.

La punition de ton fils t'a sans doute inquiété?

KENSEL, *à part*

Qu'il m'en coûte de mentir. (*haut.*) Oui, Sire, je voulais savoir ce dont il était capable avant de me présenter devant vous.

LE ROI.

Te l'a-t-on dit?

KENSEL.

Non, mais Votre Majesté voudra bien m'en informer.

LE ROI, *prenant du tabac.*

Sais-tu que c'est une affaire sérieuse.

KENSEL.

En ce cas il faut qu'il soit puni.

LE ROI.

Quoi ! tu ne demandes pas sa grace !

KENSEL.

Je ne la lui accorderais pas moi-même.

LE ROI.

Et s'il s'agissait de ses jours ?

KENSEL, *avec effroi et fixant le Roi.*

De ses jours !

LE ROI.

Tu pâlis... Rassure-toi, mon ami, ce n'est qu'une inconséquence, mais les jeunes gens faits pour commander un jour, doivent avant tout savoir obéir.

KENSEL, *avec chaleur.*

Aux arrêts, Sire, et pour un mois.

LE ROI.

Ah ! tu ne balances plus à me répondre; mais la correction serait trop dure et j'aurai plus d'indulgence. Il y a du mystérieux dans sa conduite ; aurait-il quelqu'amourette ? connais-tu les personnes qu'il fréquente le plus habituellement!

KENSEL, *embarrassé.*

Je crois, Sire, que s'il aimait, il pourrait avouer son choix.

LE ROI.

Tu tergiverses, allons, allons, ou tu n'es pas dans le secret, ou tu ne veux pas me le révéler, parce qu'il n'est pas le tien. C'est donc à moi de le pénétrer ; vas chercher ton fils.

KENSEL.

J'obéis. (*il revient.*) Cependant, Sire, il se pourrait que son penchant...

LE ROI.

Fais ce que je te dis, et repose-t-en sur l'intérêt que je lui porte.

KENSEL.

Que Votre Majesté considère qu'il est dans un âge...

LE ROI.

Tu l'envoyais tout à l'heure aux arrêts pour un mois, à présent tu veux plaider pour lui ?

KENSEL.

Tout à l'heure nous parlions discipline et j'étais militaire; maintenant il est question d'amour, je suis père et je me souviens de ma jeunesse.

LE ROI.

Oui, je crois que tu en as fait de belles. Vas, te dis-je et ne crains rien.

SCENE III.

LE ROI.

L'embarras de Kensel me fait soupçonner que M. Victor pourrait bien être le médor de quelqu'Angélique, qu'on n'est pas curieux de me faire connaître. Au surplus, je verrai..... j'essayerai... peut-être me jugera-t-il digne de sa confidence.

SCENE IV.

LE ROI, VICTOR.

LE ROI, *sévèrement.*

Approchez, monsieur, approchez, vous avez vu votre père et vous savez pourquoi je vous ai fait appeler. Vous expliquerez-vous enfin, et saurai-je ce secret que ce matin vous avez refusé de m'apprendre?

VICTOR.

Sire, si vous aviez été seul, je vous aurais tout déclaré; mais j'avais quelque raisons de redouter que mes prières pour une famille infortunée ne trouvassent des adversaires ou des interprètes dangereux dans les témoins qui vous entouraient.

LE ROI.

Maintenant vous n'avez plus ces excuses à m'opposer, et j'attends de vous un aveu sincère et complet.

VICTOR.

Eh bien, Sire, madame Ziétern et sa fille n'osaient se présenter à Votre Majesté. C'était pour affermir leur courage et les conduire moi-même à vos pieds que j'avais sollicité près du général Spoltrof la permission de me dispenser de mes devoirs.

LE ROI.

Je ne m'étonne plus de votre discrétion, vis-à-vis de lui, vous prenez donc à ces dames un intérêt bien puissant, puisque pour les servir...

VICTOR, *s'animant par degrés.*

Ah! Sire, il suffit de les connaître pour être sensible à leurs peines, c'est près d'elles que j'ai passé la plus grande partie de mes momens, depuis quelles ont été disgraciées par Votre Majesté; il me serait impossible de vous rendre tout ce quelles ont souffert... Non, je n'outre point la vérité en vous affirmant que souvent même elles ont manqué des alimens, premiers necessaires à l'existence; et dans cet état déplorable, pas le moindre murmure, pas la plainte la plus légère... ah! qui n'eut été attendri jusqu'aux larmes de la patience et de la

résignation de la mère ; de la candeur, la modestie, la douce ingénuité de Pauline et des soins caressans qu'elle prodiguait à la triste compagne de sa misère... oui, Sire, de sa misère...

LE ROI.

Vos expressions sont énergiques.

VICTOR.

Si je ne craignais de vous déplaire, j'en emploirais de plus fortes encore, pour implorer votre clémence en faveur d'un homme qui tant de fois combattit à vos côtés, et dont le bras soutint, défendit avec éclat et vos droits et votre couronne.

LE ROI.

Je devine quel est ce nouveau protégé.

VICTOR.

Sire, je ne m'en cache point ; c'est le frère de madame Ziétern, le colonel Volnitz, l'oncle, le seul appui de l'aimable et vertueuse Pauline.

LE ROI.

Pauline ! vous aimez à répéter ce nom.

VICTOR, *embarrassé.*

Puis-je le séparer de celui de sa mère?

LE ROI.

Victor, la générosité seule ne vous fait pas agir; vous avez un autre but.

VICTOR, *de même.*

Que Votre Majesté ne présume pas...

LE ROI.

Votre contenance m'en dit assez ; vous aimez la jeune personne.

VICTOR.

Moi, Sire ?

LE ROI, *feignant la colère.*

Vous l'aimez... et c'est dans une famille contre laquelle je me suis vû contraint à sévir, que vous allez chercher l'objet de votre folle passion, et voilà le prix de mes bienfaits?

VICTOR.

Ah ! Sire, croyez...

LE ROI.

Silence ; M. Victor, asseyez vous là, près de cette table, écrivez ce que je vais vous dicter. (*il sonne.*)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, SPLIK.

SPLIK.

Que veux Votre Majesté ?

LE ROI.

Rien, que tu te taises et que tu écoutes.

SPLIK.

Oh ! ça, ça n'est pas difficile du tout. Mais, M. Spoltrof est là ; je lui tenais compagnie, il va s'ennuyer. (*Spoltrof paraît à la porte du fond.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, SPOLTROF.

LE ROI.

Entrez, entrez, général.

SPOLTROF, *bas, avec empressement.*

Je venais, Sire, vous faire part...

LE ROI.

Je suis à vous dans un moment. M. Victor prenez la plume. (*Le Roi lui tourne le dos. Victor est si étonné, si transporté qu'il n'écrit pas ce qu'il lui dicte.*) « A mon premier minis- » tre. Vous ferez expédier, monsieur, à l'instant, et toute » affaire cessante, à la veuve Zietern, un brevet de pension » de deux mille florins, réversible sur la tête de sa fille. »

SPOLTROF, *à part.*

Ciel ?

LE ROI, *dictant toujours.*

« Puis, vous donnerez l'ordre qu'on inscrive le baron de » Volnitz sur le tableau de mes armées comme colonel de » mon septième régiment de hussards. »

SPOLTROF, *à part.*

Qu'entends-je !

LE ROI, *se retournant vers Victor.*

Est-ce fait. (*en colère.*) Vous n'avez pas écrit !

VICTOR, *voulant se jeter à ses pieds.*

Ah ! Sire.

LE ROI, *le repousse dans sa chaise.*

Allons donc, monsieur, n'aggravez pas vos torts. (*Victor écrit avec la plus grande précipitation.*) Moins vîte, moins vîte, comment voulez-vous qu'on lise.

SPOLTROF, *à part.*

Un instant plus tard mes plans étaient renversés.

SPLIK, *à part.*

Le Roi se conduit joliment.

LE ROI.

Eh bien, monsieur Splik, cette lettre ? qu'en dites-vous !

SPLIK.

Sire, je suis très-satisfait.

LE ROI.

Monsieur Victor, veillez vous-même à l'exécution de mes ordres, et rapportez-moi ces deux brevets à signer.

SPOLTROF, *à part.*

Ils ne le sont pas encore.

LE ROI.

Vous ferez prévenir aussi le Colonel et sa sœur de se rendre près de moi. (*Victor veut se précipiter sur une de ses mains.*) C'est bon, monsieur, c'est bon ! vos arrêts sont levés. Allez. (*Victor sort.*)

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, excepté VICTOR.

SPLIK.

Sire, je me suis tû, j'ai écouté, Votre Majesté n'a plus rien à m'enjoindre et je m'en vais.

LE ROI, *lui désignant un tabouret dans le fond.*

Reste là. Vous, à présent, Spoltrof qu'avez-vous à me communiquer.

SPOLTROF.

J'hésitais, Sire, et j'ignorais comment vous instruire d'un fait qui pouvait vous affliger.

LE ROI.

Un fait !

SPOLTROF.

Un nouveau delit, un nouvel attentat à votre gloire, un écrit injurieux enfin contre votre personne.

LE ROI.

Tranchez le mot, un libelle !

SPLIK, *à part.*

Bonne affaire pour l'imprimeur ; je suis surpris que le Roi ne l'ait déjà pas dit.

SPOLTROF.

Mais vous venez d'y répondre de la manière la plus glorieuse en comblant de bienfaits ceux mêmes dont on y prend trop insolemment la défense.

LE ROI

La défense de qui ?

SPOLTROF.

L'auteur est sûrement un indiscret ami du colonel Volnitz et de sa famille, car il ne les vante et ne les exalte que pour mieux faire sentir ce qu'il appelle votre ingratitude envers eux.

LE ROI.

Êtes-vous certain de ce que vous avancez ?

SPOLTROF.

Oui, Sire.

LE ROI.

La preuve.

SPOLTROF, *lui donnant trois exemplaires d'une brochure.*

La voilà, lisez et jugez. (*Le roi en jette deux sur le bureau et parcourt celui qui lui reste.*) Remarquez le fiel qu'on y répend sur votre vie passée, avec qu'elle amertume les évènemens de votre règne y sont tracés, pas une circonstance d'oubliée, pas une qui ne soit empoisonnée.

LE ROI, *lisant toujours.*

Savez-vous quel est l'audacieux ?...

SPOLTROF, *bien faux.*

J'ai cru devoir remettre l'écrit dans les mains de Votre Majesté ; mais je ne veux être le delateur de personne.

SPLIK, *à part.*

Qui à fait l'un peut bien faire l'autre.

SPOLTROF, *au Roi qui lit toujours.*

Observez-vous avec quelle chaleur, quel enthousiame on y parle du capitaine Ziétern, avec quel art on cherche à pallier sa faute, quel intérêt on s'efforce d'inspirer pour sa veuve et sa fille, combien d'adresse on développe pour faire ressortir les services du Colonel ?

SPLIK, *à part.*

Oh ! comme il enfonce le poignard !

LE ROI.

On a jusqu'à présent obusé de mon indulgence, la certitude de l'impunité a multipliée ses outrages; mais mon intention n'est pas de les tolérer plus long-tems.

SPOLTROF.

Sire, à dieu ne plaise que je veuille vous détourner du bien que vous voulez faire, un monarque tel que vous ne se venge que par les grâces qu'il accorde. Cependant, pour arrêter ce désordre, que votre résolution bien connue détrompe ceux qui pourraient croire que vos bienfaits, pour la famille Volnitz, sont l'effet de la crainte et non de votre générosité.

LE ROI.

On pourrait le supposer.

SPLIK, *à part.*

C'est une vipère que ce serpent-la.

SPOLTROF.

Je le crains. Que Votre Majesté réfléchisse maintenant....

LE ROI, *furieux.*

Je révoque tout, jusqu'à mon entier éclaircissement sur cet écrit.

SPLIK, *à part.*

Nous voilà beaux garçons.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VICTOR.

VICTOR, *avec joie.*

Sire, je vous apporte les brevets à signer.

LE ROI, *les déchirant.*

Et voilà le cachet que j'y mets.

VICTOR.

Dieu !

LE ROI.

Splik, fais entrer tous les officiers qui sont dans la galerie.

SPLIK, *à part en obéissant.*

Charmante commission.

LE ROI, *à Victor.*

Vous, monsieur, si vous ne voulez pas vous attirer à jamais mon indignation, renoncez à vos liaisons inconsidérées avec des êtres que je regarderai comme mes plus cruels ennemis tant que l'auteur de ce pamphlet ne sera pas connu : il est presqu'impossible qu'ils n'en soient les fauteurs où les complices.

VICTOR, *voulant sortir.*

Juste ciel !

LE ROI.

Demeurez, je vous l'ordonne. (*Plusieurs officiers et des Pages entrent avec Splik.*) Messieurs, on m'invective, on me calomnie ; cinq cents Frédérics d'or à celui que me fera connaître le téméraire qui s'est permis contre moi ce ramas de noirceurs et d'imposture. Monsieur Spoltrof, qu'on fasse mettre à l'ordre mes intentions, et qu'ici, qu'à Postdam on affiche la récompense promise. (*à Victor.*) Vous, monsieur suivez-moi ; je vous défends de me perdre de vue.

SCENE IX.

SPOLTROF, SPLIK.

SPOLTROF, *avec ironie.*

Cet évènement, monsieur Splik, va faire baisser votre crédit, et rendre votre protection moins recommandable.

SPLIK, *avec humeur.*

Tant pis pour les honnêtes gens, monsieur.

SPOLTROF.

Puisque vous vous intéressez si vivement à ses dames, que ne leur donnez vous le conseil qu'aurait déjà dû leur dicter la prudence.

SPLIK, *avec méchanceté.*

Et quel est ce conseil, s'il vous plaît?

SPOLTROF.

Celui d'avoir un peu moins de fierté, et de s'adresser à des personnes qui, pouvant beaucoup sur l'esprit du Roi, trouveraient peut-être facilement les moyens de l'adoucir en leur faveur.

SPLIK.

Des personnes, monsieur... si vous me les nommiez, ça serait plus clair.

SPOLTROF.

Reportez-leur mes expressions, elles compendront aisément qui j'ai voulu désigner. (*Il sort.*)

SCENE X.

SPLIK.

Comme il est sournois... avec ses discours à deux faces !... Ah ! le vilain homme ! le vilain homme ! que je lui en veux ! tout allait si bien ! point du tout, il se montre, il écoute, il parle, et notre ouvrage est à vau-leau... ça n'est-il pas déconcertant. Faudra-t-il donc qu'à la cour l'astuce et la méchanceté l'emportent toujours sur la... Ah ! c'est fini, me v'là resté comme un terne, je ne peux plus ni aller ni venir.

SCENE XI.

SPLIK, VOLNITZ, Mad. ZIETERN, PAULINE.

VOLNITZ.

Enfin, mon cher Splik, grâce à tes soins, à ton zèle, notre situation va changer.

SPLIK.

Hélas ! monsieur, je le désire de tout mon cœur.

Mad. ZIETERN.

Pourquoi cet air triste?

PAULINE.

Qu'avez-vous, M. Splik?

SPLIK.

Ce n'est pas moi, mademoiselle, qui ai quelque chose.

VOLNITZ.

Songe que si tu as des chagrins, tu dois nous les confier, et compter sur notre reconnaissance.

SPLIK.

Il n'y a pas de quoi, monsieur, certainement, ce serait de la reconnaissance perdue.

Mad. ZIETERN.

Que veux-tu dire ?

VOLNITZ.

Parle.

SPLIK.

Il faut étouffer votre joie, monsieur, vous, madame, et mam'selle aussi.

Mad. ZIETERN.

Tu m'effraies ; les intentions du Roi, pour nous, seraient-elles changées ?

SPLIK.

Du noir au blanc.

Mad. ZIETERN.

Grand dieu !

VOLNITZ, *avec calme.*

Rien d'étonnant à cela ; ma sœur, montrez plus de fermeté, près des Rois ces retours sont fréquens.

Mad. ZIETERN.

Quels peut donc être la cause ?...

SPLIK.

Vos brevets étaient prêts, le Roi allait les signer, monsieur Spoltrof tire ce livre de sa poche ; (*il s'approche du bureau et prend des exemplaires du libelle.*) voilà que tout d'un coup Sa Majesté se met dans une colère, elle tape du pied, déchire tout, promet cinq cents Frédérics d'or à celui qui lui nommera le compositeur du papier...cinq cents Frédérics... vous sentez bien qu'il ne peut pas s'esquiver ? et là-dessus le Roi sort comme un furibond sans vouloir écouter personne.

VOLNITZ.

Qu'est-ce donc que cette brochure ?

SPLIK, *la lui donnant.*

Tenez, ils prétendent que ce sont des sottises.

VOLNITZ, *à part.*

Que vois-je ?... se pourrait-il ?... et c'est Spoltrof !... ah ! Victor avait raison.

Mad. ZIÉTERN, *très-agitée.*

Mais quel trouble, mon frère ? que signifie ?

VOLNITZ, *à part.*

Spoltrof !... nous sommes perdus. (*Après un moment de réflexion.*) Il ne me reste qu'un parti.

PAULINE.

Au nom du ciel, mon oncle, expliquez-nous...

VOLNITZ.

Rassurez-vous l'une et l'autre, cet orage sera bientôt dissipé, et j'en sais les moyens.

Mad. ZIÉTERN.

Vous auriez l'espoir...

SPLIK.

Ne vous y fiez pas, monsieur, ce sera plus difficile que vous ne pensez.

VOLNITZ.

Je suis sûr de réussir.

Mad. ZIÉTERN, *le fixant avec crainte.*

Ah! gardez-vous de vous exposer.

PAULINE.

Que votre amitié pour nous ne vous fasse pas hasarder...

VOLNITZ.

Rassurez-vous, vous dis-je, et retournez dans votre demeure; sous peu je vous y ferai tenir des nouvelles plus heureuses.

PAULINE.

Promettez-nous, mon oncle, de ne rien tenter sans avoir prévenu Victor.

SPLIK, *assez haut pour être entendu.*

Il est dans une passe superbe aussi lui.

PAULINE.

Victor? comment!...

VOLNITZ.

Ce n'est rien; retirez-vous, je vous en supplie, et croyez que je serai circonspect.

Mad. ZIETERN.

Viens donc, ma Pauline; et vous, mon frère, n'oubliez pas, loin de nous, que notre sort dépend du vôtre, et que le coup qui vous frapperait serait pour nous le malheur le plus accablant. (*Elles sortent.*)

SCENE XII.

SPLIK, VOLNITZ.

SPLIK.

Ah! ça, nous voilà seuls tous deux; qu'est-ce que vous allez faire?

VOLNITZ.

Tu le sauras. Va t'informer où est le Roi.

SPLIK.

J'espère que votre intention n'est pas de lui parler à présent; il ne vous recevrait pas bien, je vous en avertis.

VOLNITZ.

Va, et ne t'inquiète pas de mes desseins.

SPLIK.

Je vois bien à votre air effaré que vous avez un but dans la tête. Je vous en prie, monsieur le Baron, ne risquez pas l'entrevue, ça finira mal pour vous. Ecoutez, si vous voulez absolument causer avec lui, écrivez lui plutôt ; je consens encore à porter votre lettre, après que vous me l'aurez lue pourtant, car entre nous, celle de tantôt... Ah ! le voilà, le voilà ! décampez, monsieur, décampez et promptement....

VOLNITZ, *avec fermeté.*

Je reste.

SPLIK, *à part.*

Et moi, je me sauve, il va encore une fois faire des siennes et je pourrais bien en être la dupe. (*il sort.*)

SCENE XIII.

LE ROI, VOLNITZ.

VOLNITZ, *à part.*

Perfide Spoltrof! tu as pris tous tes avantages pour me perdre avec plus de certitude ; mais tes précautions étaient vaines, et j'aurais les preuves de ta bassesse que je dédaignerais d'en faire usage pour me venger. (*Le Roi paraît dans le fond et s'arrête.*)

LE ROI.

Volnitz ! Volnitz en ces lieux !... (*haut.*) Téméraire, osez vous bien encore paraître devant moi ? Gardes, qu'on fasse retirer cet homme. (*Les gardes s'avancent. Le sang-froid du Colonel les étonne : ils s'arrêtent.*)

VOLNITZ.

Sire, est-ce donc ainsi que vous tenez vos promesses et la parole que vous avez donnée?

LE ROI.

Est-ce à vous de m'interroger ? à vous de censurer, de blâmer mes actions? auriez-vous l'audace de vouloir imiter le libelliste sans pudeur qui s'enveloppe dans l'ombre pour me lancer impunément ses traits envenimés ? il s'abuse s'il croit m'échapper; qu'il tremble ainsi que ses fauteurs, je le verrai, je déchirerai le voile dont ils se couvrent.

VOLNITZ.

Sire, je viens vous y aider.

LE ROI.

Vous ?

VOLNITZ.

Oui.

LE ROI.

Vous le connaissez ?

VOLNITZ.

Particulièrement.

LE ROI.

Son nom ?

VOLNITZ.

Plaignez, Sire, un brave militaire, privé de son état après quinze ans d'un service honorable et réduit à l'horrible alternative, ou de laisser sa famille expirer de besoin, ou, pour la nourrir, de se dégrader jusqu'au vil métier de délateur.

LE ROI.

Son nom, dites-moi son nom ?

VOLNITZ.

Je ferai plus, je vous livrerai sa personne.

LE ROI.

Quand ?

VOLNITZ.

A l'instant même.

LE ROI.

Où est-il ?

VOLNITZ.

Devant vous.

LE ROI.

L'auteur du libelle ?

VOLNITZ.

C'est moi.

LE ROI, *reculant.*

Toi !... Qui l'imprima ?

VOLNITZ.

Je l'ignore ; il le fut à mon insu.

LE ROI.

Cela ne se peut.

VOLNITZ.

Je l'ignore, Sire, je vous le répète ; mais je le saurais que je ne vous le dirais pas.

LE ROI.

Malheureux !

VOLNITZ.

Je le suis depuis long-tems sans l'avoir mérité.

LE ROI.

Ah ! tu le seras davantage, tu iras à Spandau.

VOLNITZ.

Je m'y attendais.

LE ROI.

Surcroit d'insulte !

VOLNITZ.

Ou plutôt acte de prudence. D'après la publication de cet

écrit qui me fut dicté par le désespoir et dérobé par la plus lâche trahison, de cet écrit que depuis long-tems je croyais anéanti ; d'après la publication de vos ordres je devais être découvert, et j'ai préféré me dénoncer moi-même.

LE ROI.

Ton châtiment n'en est pas moins certain.

VOLNITZ.

Eh ! que me fait ma liberté si ceux qui me sont chers ne meurent plus consumés par la plus affreuse indigence.

LE ROI.

Quels secours leur donneras-tu, renfermé pour la vie dans le fond d'un cachot ?

VOLNITZ.

Le cinq cents Frédérics d'or qui sont ma récompense et que vous me devez, Sire.

LE ROI, *dans le délire.*

C'est donc pour ta famille ?

VOLNITZ.

Pour elle seule.

LE ROI.

Ainsi, c'était trop peu pour toi de tes injures, tu veux encore m'humilier ? mais...

VOLNITZ.

Je me soumets à tout ; les cinq cents Frédérics ?

LE ROI.

Ta famille les aura. Holà ! qu'on appelle Kensel. (*Un officier sort. Il s'adresse ensuite à un autre.*) Vous, recevez l'épée de cet officier. (*Il désigne Volnitz ; se met à son bureau et écrit rapidement pendant le couplet qui suit.*)

VOLNITZ, *à part, après avoir rendu son épée.*

O providence ! tu m'as fait marcher de disgrace en disgrace, mais je te bénis, la dernière arrache au moins à la misère les deux êtres qui seuls remplissaient mon cœur.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, KENSEL.

LE ROI.

Kensel, j'envoie monsieur prisonnier à Spandau ; c'est lui qui a composé le libelle scandaleux.

KENSEL, *doutant.*

Lui, Sire, lui, l'exemple de l'armée !

LE ROI.

J'ai son aveu, point de réflexions. Je vous commets le soin de le conduire. Voilà les ordres qui le concernent. Vous ne briserez le cachet qu'après la retraite battue. Allez.

KENSEL, *après une pause.*

Sire, avant mon départ, je supplie Votre Majesté de vouloir bien m'accorder un moment d'audience.

LE ROI, *l'examinant.*

Demeurez. (*aux Officiers.*) Qu'on emmène monsieur.

VOLNITZ, *au Roi.*

Je subis mon arrêt sans me plaindre ; mais les Rois sont souvent trompés, que Votre Majesté daigne y réfléchir. Puissé-je être la dernière victime que, dans les cours, savent immoler bassement et la haine et la perfidie. (*il sort.*)

SCENE XV.

LE ROI, KENSEL.

KENSEL, *avec sentiment et force.*

Sire, vous ne doutez pas de mon attachement pour vous ?

LE ROI.

Non.

KENSEL.

Vous ne voudriez pas qu'un mouvement d'humeur vous fit commettre une injustice.

LE ROI.

Ce serait la première de ma vie.

KENSEL.

Eh bien ! ne précipitez rien à l'égard du Colonel, attendez, pour le punir, que le tems vous ait éclairé sur les faits, et ne vous ménagez pas le repentir d'avoir perdu sans retour un militaire respectable qui jusqu'ici fut un des plus dignes soutiens de votre trône, et dont le cœur et la droiture vous sont aussi bien connus qu'à moi.

LE ROI.

Partagerais-tu les sentimens de ton fils pour lui, pour sa famille ?

KENSEL.

Mon fils est jeune et je ne lui fais point un crime d'être amoureux ; mais en prenant la défense du Colonel, je cède à des impressions plus nobles et moins exaspérées ; je sers la bravoure et l'innocence, et dois être l'appui du baron de Volnitz, puisque, sans le savoir, je suis devenu l'auteur et l'instrument de sa disgrace.

LE ROI.

Comment ?

KENSEL.

C'est moi qui ai saisi les exemplaires du libelle qu'on vous a remis.

LE ROI.

Qui t'avait fourni les renseignemens ?

KENSEL.

Le général Spoltrof.

LE ROI.

D'où tenais-tu ton ordre ?

KENSEL.

De lui, Sire.

LE ROI.

De lui !... Et l'imprimeur ?...

KENSEL.

Il était parti ; nous n'avons trouvé chez lui sur le carreau que cette lettre décachetée ; j'ai cru devoir vous l'apporter sans la lire.

LE ROI, *il lit.*

Donne. Malgré les torts de cette famille envers moi, je n'en dois pas moins acquitter ma dette. (*lui remettant une bourse.*) Vas sur-le-champ porter à madame Ziétern et à sa fille ces cinq cents Frédérics d'or que j'ai promis.

KENSEL, *avec joie.*

O mon maître !

LE ROI.

Arrête-les ensuite en mon nom, et, qu'immédiatement après le Colonel, elles soient conduite à Spandau.

KENSEL.

Quoi ! Sire ?...

LE ROI.

Fais ce que j'ordonne et ne réplique pas ; Victor accompagnera Volnitz, et toi, tu partiras avec ces dames.

KENSEL.

Quelles nouvelles preuves contient donc ce billet ?

LE ROI.

Monsieur Kensel, tant de résistance me fatigue à la fin. Vous avez mes dépêches, je vous ai notifié mes ordres, j'entends, je veux qu'ils soient exécutés a la lettre. Obéissez et partez. (*il sort.*)

KENSEL.

Obéissez... Dépend-il de moi d'étouffer tout-à-coup l'estime et l'amitié que je porte au Colonel ?... Mais il le faut, je le dois, Frédéric est mon maître, mon bienfaiteur, et quelques pénibles que les ordres soient à remplir... Cruel habit, qu'on paye cher quelquefois l'honneur de te porter.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la cour de la forteresse de Spandau. Deux corps de prisons sur les deux côtés, au fond, la porte qui donne sur le pont-levis.

SCENE PREMIERE.

SPLIK, *en bottes, arrivant.*

Mais comme elle est long-tems, comme elle est donc long-tems cette demoiselle Nicette pour m'apporter un verre de vin !... Je n'en puis plus, et quoi qu'il n'y ait pas bien loin de Sans-Souci à Spandau, je suis venu si vîte, que le galop du cheval m'a rompu tout le corps...Ce pauvre M. de Voltnitz et sa sœur et sa nièce...ils vont pourtant être coffrés de compagnie ! si encore il en était quitte pour ça, lui, mais... quel désastre ! que de chagrin pour monsieur Victor !... qui jamais aurait dit ce matin... (*M.*) Ah ! j'entends du bruit, si c'était... Je la vois pourtant et j'aurai de quoi me rafraîchir.

SCENE II.

SPLIK, NICETTE.

NICETTE, *avec un panier.*

Tiens, voilà des gâteaux, du vin...

SPLIK.

Déjà ? que vous êtes prompte ! il ne fallait pas vous presser si fort. (*il boit avidement.*)

NICETTE.

Ne vas-tu pas encore me chercher querelle.

SPLIK.

Non, mais vrai, vous le mériteriez. Vous n'avez non plus d'attention pour un amant, pour un courrier de Sa Majesté!..

NICETTE.

Tu es donc bien las ?

SPLIK.

Je suis moulu.

NICETTE, *gaîment.*

J'ai presqu'envie de te plaindre.

SPLIK.

Vous riez, vous qui êtes revenue tout doucement dans une petite cariole avec vos camarades ; mais moi...

NICETTE, *de même.*

Ne dis-tu pas que le Roi doit être ici ce soir ?

SPLIK, *tristement.*

Que trop, je le devance.

NICETTE.

Fort bien ! je t'engage à t'affliger. Tu n'as rien vû tantôt, la fête que nous lui préparons à son arrivée...

SPLIK.

Eh ! mam'selle, il sagit bien de fête à c'te heure. Vous ne pensez qu'au jeu, vous.

NICETTE.

Quoi donc ?

SPLIK.

Ne suis-je pas le porteur de ses ordres ?

NICETTE.

Eh bien ?

SPLIK.

Le conseil de guerre va s'assembler.

NICETTE.

Pour qui ?

SPLIK.

Sans doute pour juger le colonel Volnitz.

NICETTE.

Qu'a-t-il fait ?

SPLIK.

Oh ! des choses, des choses !...

NICETTE.

Mais encore ?

SPLIK.

Point de curiosité, mam'selle, suffit que lui, sa sœur et sa nièce sont dans une triste situation, le Roi est dans une colère, mais dans une colère !...

NICETTE.

Et personne n'a demandé grâce pour eux. ?

SPLIK.

Si fait, votre gouverneur, M. Kensel, son fils Victor et moi, qui sans vanité peut me flatter d'être sur un bon pied avec le Roi ; mais rien n'a pu l'émouvoir, il a été inéxorable.

NICETTE.

C'est que tu t'y seras mal pris.

SPLIK.

Ah bien ! oui. » Comment, Sire ; lui ai-je dit avec infiniment d'humeur...

NICETTE.

De l'humeur ?

SPLIK.

J'en conviens, il me rembarrait trop rudement. « Comment » vous refusez de m'entendre, moi, qui vous parle raison ? » vous ne voulez pas m'accorder la grâce du Colonel et de sa » famille, tandis que M. Spoltrof s'est vanté tout haut devant » moi de l'obtenir si ça lui convenait, est-ce parce qu'il est » grand seigneur, riche et puissant qu'il doit avoir plus de » privilèges qu'un autre, et dès qu'il s'agit de pardonner, sa » prière vaut-elle mieux que celle du plus moindre de vos » sujets ? »

NICETTE.

Tu as dit celà ?

SPLIK.

Eh bien d'autres paroles que je ne me rappèle pas ; mais c'est un obstiné s'il en fut, il n'en a pas voulu démordre, et m'a congédié brusquement en m'ordonnant d'accourir ici à toute bride, et de remettre à votre père ce paquet de papiers que je viens de lui rendre. (*On entend du bruit.*)

NICETTE.

Quel tapage en dehors.

SPLIK, *bas.*

Rentrez, mam'selle, rentrez.

NICETTE.

Je te gêne encore ?

SPLIK.

Non, mais ce sont des secrets de cabinet. Souvenez-vous donc que vous êtes femme.

NICETTE.

Je te le rappellerai peut-être un jour.

SPLIK.

Point de menace, et pour l'amour de moi, disparaissez.

(*On sonne, le porte-clef vient ouvrir.*)

NICETTE, *s'en allant avec humeur.*

Tu me fais faire tout ce que tu veux.

SPLIK.

A la revanche et qu'il n'en soit plus parlé. (*seul.*) Ah ! mon dieu ! c'est le Colonel et M. Victor !... est-ce qu'il serait prisonnier aussi ?

SCENE III.

VOLNITZ, VICTOR, SPLIK, Gardes.

VOLNITZ.

Jeune homme estimable.

VICTOR.

Colonel !

VOLNITZ.

Je n'aurais jamais cru qu'un jour on me confierait à votre garde.

SPLIK, *à part.*

Bon ! il n'est pas ici pour son compte.

VICTOR.

L'amitié vous accompagne.

VOLNITZ.

Je m'étonne qu'on l'ait voulu.

VICTOR.

C'est du moins une consolation.

VOLNITZ.

Vous n'êtes pas en état de m'en donner.

SPLIK, *s'avançant.*

Ah ! ni moi non plus.

VOLNITZ.

Quoi, Splik, tu es ici ?

SPLIK.

Comme vous, monsieur, bien malgré-moi, ne m'en voulez pas.

VOLNITZ.

Que viens-tu faire ? notre malheur se serait-il étendu sur toi ?

SPLIK.

Je peux sortir et rentrer à volonté, mais je n'en suis pas plus à l'aise. J'ai apporté des ordres...

VOLNITZ.

Lesquels ?

SPLIK, *tristement.*

Vous le saurez, monsieur, mais comme je vous le disais, souvenez-vous, si vous en revenez, qu'il faut toujours être civil quand on veut dire des vérités aux Rois.

VICTOR, *à part en le regardant.*

Imprudent !

VOLNITZ.

Il ne l'est point ; en venant ici je prévoyais mon sort.

VICTOR.

Il n'est donc plus tems de vous rien déguiser. Ah ! monsieur, s'il se tait sur ses ordres, les miens sont malheureusement trop précis.

VOLNITZ, *avec fermeté en les fixant.*

Outre le soin de me conduire, le Roi aurait-il eu la barbarie de vous charger, vous ?...

VICTOR.

Jugez de mes tourmens ?.. mais. dussé-je exciter contre moi le courroux de mon père et m'attirer sa malédiction, dut la tyrannie m'entraîner avec vous dans l'abîme, rien ne peut désormais nous séparer, je renonce à ma fortune, à mes espérances, ma place est à vos côtés et nous périrons ensemble!

VOLNITZ.

Mon arrêt serait-il donc déjà porté?

SPLIK, *toujours l'armoyant.*

Non, M. de Volnitz, non, il n'y a rien encore de décidé, le conseil de guerre n'est convoqué que pour l'instant où le Roi sera ici.

VICTOR.

Le conseil de guerre ?... ah ! tout est prévu. Mes ordres portent que la garnison s'assemble et qu'un piquet de grenadiers ait les armes chargées.

SPLIK, *avec une colère sourde.*

Chargées !...et il m'a ordonné d'apporter mon fifre ! aurait-il voulu me punir aussi de mon attachement pour vous et me rendre témoin ?... Si jamais je fus content de ma place, c'est à présent! (*il tire son fifre de sa poche.*) Non, non, je ne dois plus m'en servir et je ne m'en servirai plus. (*il le brise sur le genou.*) En v'la les morceaux, adieu, souffle dedans qui voudra ! (*il les jette.*)

VOLNITZ.

Splik, tu t'oublies.

SPLIK, *colère d'un sot..*

Laissez donc, monsieur, avec votre sang froid, vous me feriez... j'ai le cœur si gros !... C'est résolu, je pars... je vais trouver mam'selle Nicette, elle est honnête, son père aussi, il est concierge, il me connaît... jusqu'au revoir je ne vous dis que ça. (*il sort.*)

SCENE IV.

VOLNITZ, VICTOR.

VICTOR.

Je saisi son idée, mais...

VOLNITZ.

Il s'abuse, mon cher Victor, je vous remercie de votre attachement pour moi, d'autres vous en récompenseront ; mais profitons du moment. Quand je ne serai plus, jurez-moi sur l'honneur.

VICTOR.

Non, je ne vous survivrai point !...

VOLNITZ.

Et ma sœur, et sa fille, vous n'y pensez donc pas ?

VICTOR.

Ah ! monsieur !..

VOLNITZ.

Sans vous, sans vos secours, quel serait leur sort ? mon ami, qu'en mourant j'emporte l'assurance qu'il leur reste un appui dans le monde, et qu'une ame généreuse veille encore sur elles; je vous les recommande ainsi qu'à votre père, qu'elles me croyent toujours dans les fers et qu'elles ignorent s'il se peut à jamais de quel prix le despotisme et l'ingratitude auront payés mes services.

VICTOR, *avec rage.*

Et Spoltrof !.... l'indigne Spoltrof !... Ah ! tout mon sang bouillonne, et c'est en me baignant dans le sien...

VOLNITZ.

Il souillerait vos mains, l'avenir l'attend, l'avenir, ce juge inévitable et terrible des pervers, c'est a l'avenir de le confondre et de réhabiliter ma mémoire.

(On sonne à la porte du fond, le même porte clef va l'ouvrir et parle d'abord au guichet.)

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, KENZEL, Mad. ZIÉTERN, PAULINE.

VOLNITZ, *les appercevant.*

Grand dieu ! quels objets frappent mes regards ?

VICTOR.

Madame Ziétern et Pauline !

VOLNITZ, *à part.*

Ah ! sans elles mon supplice eut été trop doux, et ce rafinement de cruauté vient à bout de toute ma constance.

Mad. ZIÉTERN, *avec fermeté.*

Mon frère, le Roi nous réunit, comme vous, nous sommes prisonnières; admirons et bénissons sa justice.

VICTOR, *avec reproche.*

Et c'est vous, mon père ?...

KENSEL.

Mon ami, vois mon front et ne m'accuse pas.

PAULINE, *à son oncle.*

Je puis donc encore vous serrer dans mes bras.

VICTOR.

Ah ! Pauline !...

VOLNITZ.

Se peut-il qu'un Roi, que Frédéric ?...

Mad. ZIETERN.

Il ne flatte d'un rayon d'espoir que pour rendre la douleur qui le suit plus déchirante.

VICTOR, *exaspéré.*

Quel exécrable abus du pouvoir!

VOLNITZ.

Il ne flétrit pas l'innocence.

Mad. ZIETERN, *tenant une bourse.*

Monsieur nous apporte cette bourse de la part de Sa Majesté, dans nos premiers élans, nous ne fixons qu'à peine les yeux sur lui, nous imputons son abord tremblant et ses discours entrecoupés de sanglots au plaisir qu'il éprouve d'être près de nous l'organe et le ministre d'un bienfait, mais bientôt notre joie se change en un deuil morne et silencieux; il nous apprend à quel prix nous achetons cet adoucissement à nos maux, et plus accablé que nous du funeste message qu'il est forcé de remplir, il finit par nous annoncer les dernières volontés du Roi et l'arrêt terrible qu'il a porté contre nous.

VOLNITZ.

Ma sœur, il est un terme au-delà duquel le malheur ne peut plus s'accroître, l'âme alors recouvre la paix et l'énergie qu'elles avaient perdues, telle est notre position, soumettons-nous.

KENSEL.

Colonel, voilà les sentimens d'un soldat, nous le sommes tous deux: votre vertu est dans la résignation, la mienne dans l'obéissance, quelques rigoureux que soient les ordres que j'ai reçus; et j'espère que vous saurez distinguer en moi l'ami de Volnitz du serviteur de Frédéric.

VOLNITZ.

Vous n'en pouvez douter. Parlez.

Mad. ZIETERN.

Quels ordres nouveaux ?....

KENSEL.

Je les exécute en gémissant; mais je ne puis vous laisser plus long-tems ensemble.

VOLNITZ, *à part avec une fureur comprimée.*

Encore!

Mad. ZIETERN.

Eh! quoi ?...

PAULINE.

Ah! ma mère, on a craint que nous ne fussions pas assez infortunées!

VICTOR, *à part.*

Si elles savaient tout!

VOLNITZ, *se contraignant.*

Ma sœur, et vous, Pauline, vous avez entendu Kensel, un

instant de retard peut le compromettre, respectons les droits de l'amitié. Adieu. Peut-être languirons-nous dans des cachots différens ; peut-être serons-nous long-tems .. long-tems sans nous voir... Ah ! venez l'un et l'autre, que je puisse encore une fois vous presser contre mon cœur.

VICTOR, *à part.*

O Frédéric, que n'es tu là !

(*Kensel exprime une douleur muette.*)

VOLNITZ.

Adieu, adieu ! *(M)*

(Kensel donne les ordres, le porte-clefs ouvre les deux portes des deux corps de logis qui sont de chaque côté du théâtre, Volnitz entre à droite, les femmes a gauche.)

SCENE VI.

KENSEL, VICTOR

KENSEL, *vivement affecté.*

Vous pleurez, Victor, pour être sans éclat, ma douleur n'en est pas moins profonde... mais mon œil est sec.

VICTOR.

Pardonnez à mes larmes ; le tumulte des camps, l'horreur des batailles, l'aspect du carnage et de la destruction ne m'ont point encore donné cette stoïcité que vous avez acquise... Savez-vous qu'il y va de la vie du Colonel ?

KENSEL.

Vos pleurs le préserveront-ils ?

VICTOR.

Ah ! si pour cela il ne fallait que mon sang, avec quel empressement, quelle allégresse j'en répandrais jusqu'à la dernière goutte !... Mais, mon père, Splik est sorti... son projet m'a paru d'abord insensé... si nous le secondions, si nous pouvions sauver la victime.

KENSEL.

Vous vous égarez; plutôt mourir avec elle que de nous déshonorer tous les trois !

VICTOR.

Sauvons, sauvons le Colonel !

KENSEL.

Et c'est vous, vous qu'il estime, qui le croyez capable d'y consentir ?...

VICTOR.

Ah ! dans mon désespoir...(*M.*) *La porte du fond s'ouvre.*)

KENSEL.

On ouvre, c'est le Roi ! contraignez-vous et rougissez de votre proposition.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI, SPOLTROF, SPLIK, Pages, Officiers.

LE ROI, *à Splik, qu'il fait marcher devant lui.*

Que faisais-tu hors de la forteresse ? pourquoi t'arrêter près des fossés ? quel était ton dessein ?

SPLIK, *embarrassé.*

Sire, tant de questions à la fois...

LE ROI.

Point de subterfuges, je t'ai vu. Kensel, consignez-le au pont-le-vis. (*on donne l'ordre.*)

SPLIK, *à part.*

Moi, consigné !... (*haut.*) Je proteste à Votre Majesté...

LE ROI.

Silence ! (*à Kensel.*) Gouverneur, mes volontés sont-elles exécutées? le conseil de guerre, les troupes ?...

KENSEL.

Sire, tout est prêt, on vous attendait.

LE ROI, *à Victor.*

Et vous, monsieur, votre prisonnier ?

VICTOR, *avec chaleur.*

Ah ! daignez permettre que j'intercède encore...

LE ROI, *sévèrement.*

Votre prisonnier, monsieur.

VICTOR, *fureur concentrée.*

Je l'ai remis à mon père et je n'en réponds plus.

LE ROI.

Il suffit Qu'on aille le chercher. (*Kensel sort à droite. A Splik.*) Où est ton fifre ?

SPLIK.

Mon fifre ?

LE ROI.

Oui, oui, ne t'ai-je pas commandé de l'apporter avec toi ?

SPLIK,

J'observe à Votre Majesté qu'un huissier...

LE ROI, *fortement.*

Où est-il enfin ?

SPLIK.

Mais, Sire, il n'y a pas que moi qui en sait jouer, et je n'ai plus rien à démêler avec les soldats.

LE ROI.

Qui te l'a dit? vas à l'instant rejoindre ceux qu'on a rassemblés sur le rempart.

SPLIK.

Cependant, ma charge...

LE ROI.

Tu n'en a plus, je te casse.

SPLIK, *se dépitant.*

Eh bien, moi, j'ai cassé mon fifre.

LE ROI.

Insolent !... Monsieur Splik... je m'en souviendrai.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VOLNITZ, KENSEL.

LE ROI.

Kensel, vous avez l'ordre que je vous ai remis pour Monsieur ?

KENSEL, *le tirant de sa poche.*

Le voilà, Sire.

LE ROI.

Gardez-le, vous le lui lirez quand je vous le dirai.

VOLNITZ.

Je n'ignore pas le sort qui m'est réservé, et prie Votre Majesté de vouloir bien ne pas prolonger plus long-tems mon état.

LE ROI.

C'est mon intention.

VOLNITZ.

Daignez surtout épargner à ma sœur, à sa fille...

Mad. ZIÉTERN, *en-dehors.*

Oui, je verrai le Roi, je veux le voir.

VOLNITZ.

Ah ! Sire, ce sont elles ! je vous en conjure, ordonnez qu'on me mène à la mort et sauvez-nous une entrevue...

LE ROI, *sèchement.*

Restez.

SCENE IX.

LES PRECEDENS, Mad. ZIÉTERN, PAULINE.

Mad. ZIÉTERN, *fièrement.*

Sire, reprenez cet argent qui, désormais, nous est inutile,

il est le fruit de la condamnation de mon frère, et nous venons vous demander le faveur de mourir avec lui.

VOLNITZ.

Vivez, vivez !

LE ROI, *à madame Ziétern.*

Qui vous a si bien instruite.

Mad. ZIETERN.

La fille du concierge. Nous savons tout.

PAULINE.

Ah ! Sire, au nom de la nature, au nom de l'humanité, cédez à nos prières, ne nous séparez pas, et que le même coup vous délivre de tous vos ennemis !

VOLNITZ, *avec chaleur.*

Refusez, refusez, Sire ; vous le voyez, la douleur les égare. Que mon sang seul vous suffise !

VICTOR, *se jetant dans les bras de son père.*

Ah ! mon père !

SPLIK, *à part.*

Où est donc son cœur, où est-il ?

PAULINE, *à Spoltrof.*

Vous, monsieur, vous dont le crédit...

VOLNITZ, *sévèrement.*

Arrêtez, ma nièce, ne m'exposez pas à rougir.

SPOLTROF, *à part.*

Quel orgueil !

LE ROI, *regardant Spoltrof indirectement.*

Mesdames, connaissez-vous donc Frédéric, et croyez-vous que rien puisse le faire changer de résolution ?

SPLIK, *à part.*

Il est de fer, oui, de fer.

LE ROI.

Kensel, le conseil de guerre est-il assemblé ?

KENSEL.

Oui, Sire.

LE ROI.

Faites avancer huit grenadiers pour saisir le coupable.

(*Kensel sort. Tous les personnages sont au désespoir.*)

Mad. ZIETERN.

Mon frère !

PAULINE.

Mon oncle !

Mad. ZIÉTERN.

Sire, j'embrasse vos genoux.

PAULINE, *se jetant à ses pieds.*

Laissez-vous toucher.

VICTOR, *à part.*

Ah ! c'est trop me comprimer. (*Haut, allant vers le Roi, et se jetant à ses pieds.*) Sire, prenez ma vie, prenez, là, que ce sacrifice vous appaise ! à l'attachement le plus vrai, le mieux senti pour M. de Volnitz et sa famille, se joint en moi l'amour et l'honneur ; c'est moi qui les immole, moi qui les assassine, et c'est moi qui doit périr ..Oui, je ne vous déguise plus mes sentimens, j'aime, j'adore, j'idolâtre Pauline...

SPOLTROP, *à part.*

Qu'ai-je entendu !

VICTOR.

Sa main m'était promise, j'avais un rival, un rival puissant, il fut éconduit, et vous voyez les effets désastreux de sa haine et de sa vengeance..

LE ROI.

Que m'importent ces détails ? (*Désignant Volnitz.*) Monsieur en est-il moins criminel envers moi ?

(Les grenadiers entrent avec Kensel, Volnitz fait un pas pour les aller joindre, madame Ziétern le saisit par son habit et veut l'entraîner aux pieds du Roi.)

Mad. ZIÉTERN, *avec force.*

Ah ! mon frère, imitez-nous, ne soyez pas inflexible, tombez, tombez aux pieds d'un monarque irrité !

VOLNITZ, *résistant.*

Jamais ! jamais !

LE ROI.

Il a raison, si c'est à genoux qu'on demande grace, c'est debout qu'il faut réclamer justice... Je la lui dois, je la lui ferai (*à Kensel.*) Lisez, Kensel, lisez l'écrit dont je vous ai chargé.

KENSEL, *lit en tremblant.*

« Il est du devoir d'un Roi de punir le crime et récompenser la vertu. Malheur au militaire qui s'avilit par une action infâme, le châtiment la suivra de près. Le colonel Volnitz... est nommé Gouverneur de ma forteresse de Spandau. »

TOUS.

Ah ! Sire ! ah ! mon Prince !

LE ROI.

Paix ! paix ! achève.

KENSEL, *continue.*

« Sa sœur et sa nièce y demeureront avec lui.

LE ROI.

Et je leur donne, en réparation du mal que je leur ai fait

involontairement, tous les biens de leur méprisable accusateur.

SPOLTROF.

Je suis perdu !

TOUS LES ACTEURS.

Sire ! notre bon roi ! notre bienfaiteur !

SPLIK.

Ah ! que je me repens d'avoir cassé mon fifre.

VOLNITZ.

O Frédéric ! ô mon maître ! combien vous êtes digne de porter la couronne ! que je suis confus !... Mais, permettez-nous de ne pas accepter les dépouilles...

LE ROI.

Taisez-vous... M. Spoltrof, reconnaissez-vous cette lettre ? (*il tire de sa poche le billet que lui a remis* Kensel.)

SPOLTROF, *avec la plus grande confusion.*

Sire...

LE ROI.

C'était pour vous que j'avais convoqué le conseil de guerre, mais je ne vous ferai pas l'honneur de vous envoyer devant lui, c'est moi, moi seul, qui vous jugerai ; je vous exile à jamais en Poméranie, allez y expier vos trames odieuses et rendez grâce à ma clémence si je vous laisse encore la vie.

TOUS LES ACTEURS.

Sire, pardon ! pardon !

LE ROI.

Grenadiers, emparez-vous de cet homme et débarrassez-moi de sa présence. (*Les Grenadiers l'entourent et l'emmènent.*)

SCENE X ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, excepté SPOLTROF.

LE ROI.

Kensel, mon ami, je te fais le général en chef de mes gardes.

KENSEL.

Ah ! Sire !

LE ROI.

M. Victor, je consens à votre union avec mademoiselle.

SPLIK.

Si Votre Majesté, pendant qu'elle est en bonne humeur, voulait aussi m'accorder la permission de me marier ?

LE ROI.

Je te réserve un parti avantageux pour te punir de l'entê-

tement que tu m'as montré tantôt lorsque je t'ai demandé ton fifre.

SPLIK.

Sire, excusez si je vous refuse ; mais mon choix est fait...

LE ROI.

Encore.

SPLIK.

Non, voyez-vous, s'il faut être toujours contrarié comme ça, j'aime mieux déserter la cour pour tout-à-fait. Je n'en épouserai point d'autre que ma prétendue, que mam'selle Nicette.

LE ROI.

Eh bien, je consens que tu épouses... (aussi bien on ne peut te refuser) tu épouseras mademoiselle... comment l'appelles-tu ?

SPLIK.

Mam'selle Nicette.

LE ROI.

Eh bien, mademoiselle Nicette, tu l'épouseras et je me charge de ta dot et de la sienne.

SPLIK, *hors de lui.*

Ah ! que de bontés, Sire, que de bontés ! je suis d'une joie ! Il n'y a plus de prisonniers ici, n'est-ce pas ? tout le monde est libre ?... Ouvrez, ouvrez la grande porte ; entrez, entrez, mademoiselle Nicette, et tout ce qui s'ensuit.

Les villageois et villageoises, conduits par Nicette, exécutent un ballet final auquel assiste le Roi et sa suite.

FIN.

PQ
2220
D32F7

Dorvo, Hyacinthe
Frederic a Spandau

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY